

## ***Juste la fin du monde,*** scène 9, première partie.

Pièce de théâtre la plus connue de Jean Luc Lagarce. (1957/1995). Le projet s'est d'abord appelé « *Les Adieux* » puis « *Quelques éclaircies* » et enfin, l'année de son achèvement, « *Juste la fin du monde.* » Depuis deux ans (1988), JL Lagarce sait qu'il est séropositif.

Louis, le personnage principal, est un écrivain qui a quitté sa famille des années plus tôt. Il décide de revenir leur annoncer qu'il va mourir mais il n'y parviendra pas.

### **Lecture**

L'histoire traite de la famille, du retour, des relations de famille, et surtout, de la difficulté de communiquer sur ce qui est important. Il est facile de parler du temps qu'il fait, c'est autre chose de parler de la mort à sa propre famille.

Le titre est à analyser : c'est un titre formidable, l'adverbe « juste » brisant totalement l'expression « c'est la fin du monde » : c'est bien ça et finalement, seulement ça. La mort d'un homme c'est la fin du monde ET pas grand chose.

L'unité de l'extrait : Un moment de crise dans la crise : les personnages s'emportent et la scène se vide.

Le mouvement : C'est une boucle : la mère profite du moment, elle a à peine le temps de dire qu'elle est heureuse que tout a explosé autour d'elle. Le passage est construit sur les départs des personnages un à un.

Les questions : Comment Lagarce met-il en évidence le caractère soudain et violent de la crise familiale ? En quoi ce passage constitue-t-il une occasion manquée ?

Les sept premières lignes (jusqu'à « comme ils veulent ») : Les 3 premières répliques (des 3 femmes) évoquent un moment agréable : le temps passe doucement, on est physiquement bien (on étend les jambes), on sirote un café. La réplique de Suzanne sert de didascalie à celle de Catherine puisqu'on comprend qu'elle s'adressait à Louis. Il n'en faut pas plus pour que, aux deux points d'interrogation s'ajoute le point d'exclamation, la petite touche d'Antoine qui suffit à mettre le feu au poudre.

Les 20 lignes suivantes (de « Mais merde, toi »... à « bras d'honneur ») : Le niveau de langue baisse immédiatement quand Suzanne éclate, elle prononce 4 fois « merde » et termine sur un bras d'honneur. Elle alterne points d'exclamation (5) et d'interrogation (7). Elle s'emporte immédiatement et finit par quitter la scène la première. La réplique d'Antoine, au milieu est faite pour mettre de l'huile sur le feu. Il se pose en grand frère « comment est-ce que tu me parles ? » et utilise un ton paternaliste mais surtout il affirme que Suzanne « pose » devant Louis que tout cela est artificiel, il répète « elle veut avoir l'air ».

Les 20 dernières : la mère prend la parole mais n'agit pas, elle a beau utiliser une ponctuation forte, l'impératif... elle délègue les actions : « ne la laisse pas / tu devrais... » Antoine répond encore comme un grand frère, comme quelqu'un qui maîtrise la situation.

C'est à ce moment là que la réponse de Louis à propos du café nous ramène à la question de Catherine 28 lignes plus haut ! Avec cette phrase, Louis nie toute la dispute, il l'annule comme si cet échange n'avait pas eu lieu. C'est peut être dans un but louable, mais Antoine ne supporte pas que le moment soit ainsi effacé, ramené à sa juste proportion. Il ne peut s'empêcher de singer (imiter) son frère, en répétant sa réplique, répétition exacte qui se retrouve entre guillemets. Aucune didascalie ne vient renseigner sur le ton à employer pour appuyer ou non la moquerie. Catherine réagit et l'échange entre mari et femme se résume à deux répliques d'un mot, une exclamative et une interrogative. C'est à dire une femme scandalisée et un mari qui feint l'incompréhension.

La fin est une des rares (la seule?) touche d'humour de cette pièce. Alors que la scène se vide et qu'il ne va rester que Catherine, comme l'indique la didascalie, La mère, à contre temps, se réjouit qu'ils soient « tous réunis ».